

Jean-Joël Brégeon

UN RÊVE D'AFRIQUE

Administrateurs en Oubangui-Chari

la Cendrillon de l'Empire



Denoël

L'AVENTURE
COLONIALE
DE LA FRANCE

UN RÊVE D'AFRIQUE

Destins croisés

Jean-Pierre Biondi, *Saint-Louis du Sénégal, mémoires d'un métissage*
(ouvrage couronné par l'Académie française)

Jean-Pierre Biondi, *Senghor ou la tentation de l'universel*

André Picciola, *Missionnaires en Afrique*

Henri Brunschwig, *L'Afrique noire au temps de l'Empire français*

Jean-Pierre Goman, *Les Marins et l'outre-mer*

Jean-Pierre Biondi-François Zuccarelli,
16 pluviôse an II, les colonies de la Révolution

Michel Panoff, *Tahiti métisse*

Maurice Denuzière, *Je te nomme Louisiane*

Yvonne Knibiehler-Geneviève Emmery-Françoise Leguay,
Des Français au Maroc

Général Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*

Jacques Frémeaux, *Les Bureaux arabes dans l'Algérie de la conquête*

Jean-Lacouture-Dominique Chagnollaud, *Le Désempire*

Philippe Decraene-François Zuccarelli, *Grands Sahariens*

Philippe Decraene, *Lettres d'Afrique entre Cancer et Capricorne*

Jacques Weber, *Pondichéry et les comptoirs de l'Inde après Dupleix*
La démocratie au pays des castes

Henri Wesseling, *Le Partage de l'Afrique (1880-1914)*

Benjamin Stora – Zakya Daoud, *Ferhat Abbas, une utopie algérienne*

Philippe Devillers, *Français et Annamites*

L'aventure coloniale de la France

Philippe Haudrère, *L'Empire des rois (1500-1789)*

Jean Martin, *L'Empire renaissant (1789-1871)*

Gilbert Comte, *L'Empire triomphant (1871-1936)*

1. Afrique occidentale et équatoriale

Jean Martin, *L'Empire triomphant (1871-1936)*

2. Maghreb, Indochine, Madagascar, îles et comptoirs

Paul-Marie de La Gorce, *L'Empire écartelé (1936-1946)*

Jean Planchais, *L'Empire embrasé (1946-1962)*

Collections dirigées par Bernard Lauzanne

Jean-Joël Brégeon

UN RÊVE D'AFRIQUE

Administrateurs en Oubangui-Chari

la Cendrillon de l'Empire

DESTINS CROISÉS

Collection dirigée par Bernard Lauzanne

Denoël

**L'AVENTURE
COLONIALE
DE LA FRANCE**

© by Éditions Denoël, 1998
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207. 24724.4
B 24724.7

Sommaire

Introduction	11
--------------------	----

PREMIÈRE PARTIE : *Les temps héroïques*

1. La dernière « tache blanche »	19
2. Les oubliés du haut Oubangui	28
3. Le temps maudit des concessions	39
4. L'honneur sauvé du capitaine Jacquier.....	52
5. La guerre des Baya (1928-1931).....	61
6. Au bout de l'Afrique, Obo	70
7. Les désarrois de l'administrateur Eudes d'Eudeville.....	79
8. Auguste Lamblin, sauveur de l'Oubangui-Chari.....	87

DEUXIÈME PARTIE : *Une colonisation sans complexes*

1. L'ordinaire des broussards	101
2. Au cœur des ténèbres ?.....	113
3. L'art de la tournée	126
4. Mais combien sont-ils ?.....	136
5. Du bon et du mauvais usage des chefs	145
6. La mise au travail.....	158
7. La vie dans le coton	166
8. Les sociétés de prévoyance.....	181
9. L'ordre et la justice.....	191

TROISIÈME PARTIE : *Les voies de l'émancipation*

1. La grande fracture	207
2. Les derniers coloniaux	218
3. En sentinelle à Birao	226
4. Les commandants champêtres de Mongoumba.....	235
5. La mue des Oubanguiens.....	245
6. L'émancipation politique.....	259
 Conclusion	 271
 Annexes	
Archives et témoignages	277
Liste des administrateurs ayant répondu aux questionnaires..	284
Fonds Bangui à Nantes	287
Lettres, rapports, requêtes.....	290
Glossaire	297
 Bibliographie	 299
 Notes	 305
 Remerciements	 329

« COLONIES (nos) : S'attrister quand on en parle... »

Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*.

« Ça se raconte pas l'Afrique, ça se rêve. »

**Michel Serrault, dans *Le bonheur est dans le pré*
(film de E. Chatiliez, dialogues de F. Quentin).**

Introduction

Ils avaient tous un surnom. Un surnom dont les affublaient leurs administrés, les Africains. Ces surnoms pouvaient refléter un trait caractéristique de leur physique, de leur mentalité ; d'autres évoquaient une manie, un comportement excessif et répété ; quelques-uns procédaient par comparaison avec un animal.

Il y avait des « gros ventres » mais aussi des « allumettes » ; des « boundjou pindéré », Blancs élégants, impeccables ; parfois les Noirs pensaient au buffle (méchant) – « mba » en banda, « gogoa » en sango –, au termite (ailé), « ngabo », au lion, « bamara », au chat, « gnao », à la guêpe... Ceux qui abusaient de leur autorité, et dont la cravache servait un peu trop souvent, se faisaient qualifier de « boundjou chicotte » ou de « chicotte » tout court ; ils étaient « ceux qui frappent fort ». Un administrateur à Bossangoa, en 1943, reçut le surnom de « zibongo », enlève tes vêtements (pour recevoir la chicotte).

« Bouissamike » désignait celui qui recherchait les jeunes filles ; d'autres surnoms faisaient allusion à l'intempérance. Certains, assez nombreux, échappent à toute explication car les interprétations sont rendues difficiles par la diversité des dialectes et surtout par l'ignorance des circonstances dans lesquelles ils ont été donnés. Maintenant, qu'un administrateur se soit fait appeler « Yaka » n'a rien de bien mystérieux ! Mais « Yaha » en sango veut dire « plantation » et le choix du surnom souligne aussi la priorité des priorités pour beaucoup d'administrateurs : la surveillance des cultures.

Les habitants de l'Oubangui-Chari avaient, on le voit, l'imagination fertile. S'ils n'avaient pas leur pareil pour déceler un défaut, un

vice, une disgrâce physique, ils savaient aussi reconnaître et exalter les mérites et les vertus de ceux qui les commandaient. En 1922, à Ndélé, l'administrateur consacrait toute son énergie à rendre carrossables les pistes de sa subdivision. Il y gagna ce surnom : « Celui qui se plaît à donner des coups de pied aux cailloux. » Quinze ans plus tard son successeur fut appelé « celui qui a fait la route de Ouadda ». D'autres, particulièrement méritants, reçurent le surnom de « kolingangou », homme fort ou homme intelligent ; il y eut aussi des « souverain qui domine », des « petit circoncis » (celui qui mène la danse chez les Mandjia), des « qui remplit la maison » (bénéfique). Une personnalité un peu hors du commun devenait « ngakola », celui qui est craint comme le féticheur. Ce fut le cas de Jacques Petitjean, qui fit une partie de sa carrière en Oubangui-Chari et qui nous a affirmé que dans les années 70-80, en Centrafrique, on trouvait encore sa représentation totémique, à Obo, en pays zandé. Un poteau de bois avec au sommet son visage sculpté, « assez ressemblant », paraît-il.

Les derniers administrateurs de l'Oubangui-Chari, qui ont commandé là-bas une subdivision (district) ou une circonscription (département) ont aujourd'hui entre 70 et 90 ans. Ce sont des « survivants » et même – qu'ils n'y voient aucune manifestation d'irrévérence de notre part – des « fossiles vivants » qui témoignent d'un ordre politique définitivement (?) révolu : l'ordre colonial. En France, ils sont d'autant plus oubliés qu'ils furent les instruments d'une forme d'assujettissement universellement honnie, appliquant la politique qui leur était ordonnée avec vigilance et efficacité. En Afrique pourtant, leur souvenir est encore bien vivant ; chez les aînés bien sûr, mais aussi parmi la génération née après l'indépendance, il y a 38 ans. Ils ont marqué les pays qu'ils ont administrés.

L'histoire de leurs surnoms pourrait résumer leur vie et leur destin. Les Africains ne les avaient pas choisis ; ils venaient se substituer à des autorités ancestrales qu'il avait fallu, au préalable, décapiter ou réduire à des colifichets. Ils étaient littéralement des usurpateurs. En fait, avec leur malice habituelle, les Africains en tenaient deux à leur disposition, l'un officiel, « gentil », qui pouvait flatter l'intéressé et que l'on pouvait, à la rigueur, lui révéler, et un autre, secret, qu'il ne saurait jamais. Enfin, presque. Jean Reynaud,

qui a commandé en Oubangui-Chari, sait très bien aujourd'hui que ses administrés l'avaient affublé de deux surnoms. L'officiel, en sango, voulait dire « l'homme de tous les hommes », bref celui qui est toujours disponible ; mais entre eux, les Africains ne parlaient de lui qu'en employant un terme banda (un dialecte bien plus difficile à comprendre que le sango) qui voulait dire « la forte bouche » ou plus simplement « la grande gueule ».

La colonisation avait plaqué un ordre officiel, étranger et artificiel, sur des sociétés bien vivantes. Il fallut ensuite s'accommoder de cette superposition. Les coloniaux prenaient sans doute leurs aises mais ils devaient aussi composer avec les indigènes. La grande majorité était venue là pour faire des affaires ; ils étaient les « privés » plus ou moins enracinés dans cette colonie qu'ils cherchaient à mettre en valeur. Les Blancs qui encadraient la population ne poursuivaient pas exactement les mêmes objectifs. Ils avaient charge de l'ordre public et du bien-être de leurs administrés ; ils pouvaient et ils devaient même en améliorer les conditions d'existence. Ces fonctionnaires d'autorité n'étaient qu'une poignée. L'énormité de leurs charges, l'immensité et la polyvalence de leurs pouvoirs les ont souvent fait qualifier de « rois de la brousse » ou d'« empereurs sans sceptre ». Il y eut des rois fainéants et aussi des tyranneaux, mais ce furent en majorité des hommes de droit et de devoir.

Ce livre traite des « commandants » de l'Oubangui-Chari devenu en 1960 la République centrafricaine. Il est nourri du dépouillement et de l'analyse d'archives qui ont souffert mille vicissitudes avant d'être ouvertes à notre enquête. Comme on dit que l'occasion fait le larron, les bonnes archives sont supposées faire de l'histoire neuve et originale.

Mais pourquoi l'Oubangui-Chari ? Ce choix est-il le bon ? Aujourd'hui cette appellation géographique est difficilement identifiable pour une majorité de Français. Si les plus âgés parviennent encore à rattacher l'Oubangui-Chari à l'Afrique noire « quelque part », pour les plus jeunes l'Oubangui-Chari est encore plus mystérieux que le Monomotapa.

Ce pays n'a connu les feux de la rampe qu'à l'époque de l'épisode napoléonnesque de Bokassa I^{er} (1977-1979). Depuis, la République centrafricaine est retombée dans une demi-léthargie, ou en tout cas

dans l'indifférence presque totale de la part des médias qui régissent notre appréhension géopolitique de la planète *.

À l'époque coloniale, l'Oubangui-Chari n'a jamais occupé la première place. Parente pauvre ou Cendrillon, cette colonie ne jouissait pas d'une très bonne réputation. Mais il est vrai que cet opprobre ne la concernait pas directement mais touchait plutôt l'ensemble de l'Afrique-Équatoriale française (A.-É.F.)

À l'Exposition coloniale qui se tint dans le parc de Vincennes en 1931, le pavillon consacré à l'A.-É.F. avait piteuse allure, juste une grosse case ovoïde cerclée d'une véranda, qui se retrouvait là coincée entre la pâtisserie reconstitution du temple d'Angkor Vat et l'énorme « Tata » (palais fortifié) de l'Afrique-Occidentale française (A.-O.F.), directement inspiré par la grande mosquée de Djenné. Dans l'album de *L'Illustration* consacré à l'Exposition, l'écrivain Jean d'Esme s'en déclare désolé. Il rentre d'A.-É.F. où il a vu l'effort bâtisseur de la France, « toutes ces villes que les hommes de notre race ont bâties au cœur du continent noir ». Aussi supplie-t-il ses lecteurs : « C'est à ceci qu'il faut que vous songiez, tandis que, comme moi, vous visiterez (...) le modeste pavillon par quoi cette Afrique-Équatoriale française essaye, bien humblement d'ailleurs, d'évoquer ses étrangetés et ses richesses et ses formidables possibilités... » Ainsi, sous cette plume tout à fait conformiste se devine le dépit de voir cette partie de l'Empire négligée et méconnue **.

Pour l'Exposition coloniale, l'Oubangui-Chari se borne à adresser des échantillons de ses productions végétales, des trophées et des animaux naturalisés et enfin une trentaine d'Oubanguiens qui rejoignirent les autres Africains pour animer le village « nègre » supposé donner aux visiteurs le frisson de l'Afrique mystérieuse. C'était peu, mais c'était là tout ce que ce territoire isolé et vide pouvait faire.

* Jusqu'en 1998, la Centrafrique a joué un rôle important dans le dispositif militaire que la France maintient au sud du Sahara. Deux mille soldats étaient basés à Bouar et à Bangui où ils jouaient, périodiquement, les arbitres entre les différentes factions ethniques. Pour des raisons autant budgétaires que diplomatiques, ces deux bases ont été fermées.

** La France avait partagé ses possessions d'Afrique noire en deux fédérations, l'A.-O.F. et l'A.-É.F. La première fut organisée dès 1895, elle regroupait le Sénégal, la Guinée, le Soudan, la Côte-d'Ivoire, la Haute-Volta, le Niger, le Dahomey et la Mauritanie. Créée en 1910, l'A.-É.F. comprenait le Moyen-Congo, le Gabon, l'Oubangui-Chari et le Tchad.

L'Oubangui-Chari naît en 1889 avec la fondation du poste de Bangui. S'ouvre alors une période pionnière durant laquelle la France s'efforce d'étendre son influence avec des moyens presque insignifiants, en refoulant au-delà de l'Oubangui et du Mbomou les entreprenants agents de Léopold II, fondateur de l'État indépendant du Congo. Cette prise de possession se termine en 1900 avec l'arrivée des sociétés concessionnaires, véritables « grandes compagnies » qui vont mettre au pillage la toute jeune A.-É.F., fondée en 1910. Cette mainmise des concessionnaires se prolonge jusqu'à la fin des années 20.

L'Administration ayant peu à peu supplanté les concessionnaires, commence alors pour elle une période véritablement souveraine que l'on peut décomposer en trois séquences. Une première est marquée par l'esquisse de quelques réformes qui assouplissent la vie des Africains ; une deuxième couvre la Seconde Guerre mondiale et se caractérise par une certaine régression pour les indigènes ; la troisième voit au contraire une émancipation assez rapide des Centrafricains, annoncée (timidement et contradictoirement) par la conférence de Brazzaville (1944) et mise en œuvre effectivement après l'adoption de la constitution de la IV^e République. C'est l'ultime époque de la colonisation qui conduit, de manière moins chaotique qu'on a voulu le dire, à la proclamation de l'indépendance dans le cadre de la Communauté française, le 28 novembre 1958.

Le parti que nous avons retenu s'efforce de respecter ces 70 ans d'histoire et de les intégrer dans une démarche et des objectifs descriptifs et thématiques *. Si nous avons délibérément minoré la période pionnière pour n'en retenir que les traits les plus saillants et si de même nous nous sommes interdit d'aller au-delà de 1958, c'est que, d'une part, pour la haute époque d'importants travaux (Kalck, Mollion, Coquery-Vidrovitch) nous interdisaient de faire œuvre originale et que, d'autre part, avec les premières années de l'indépendance nous quittons nos centres d'intérêt.

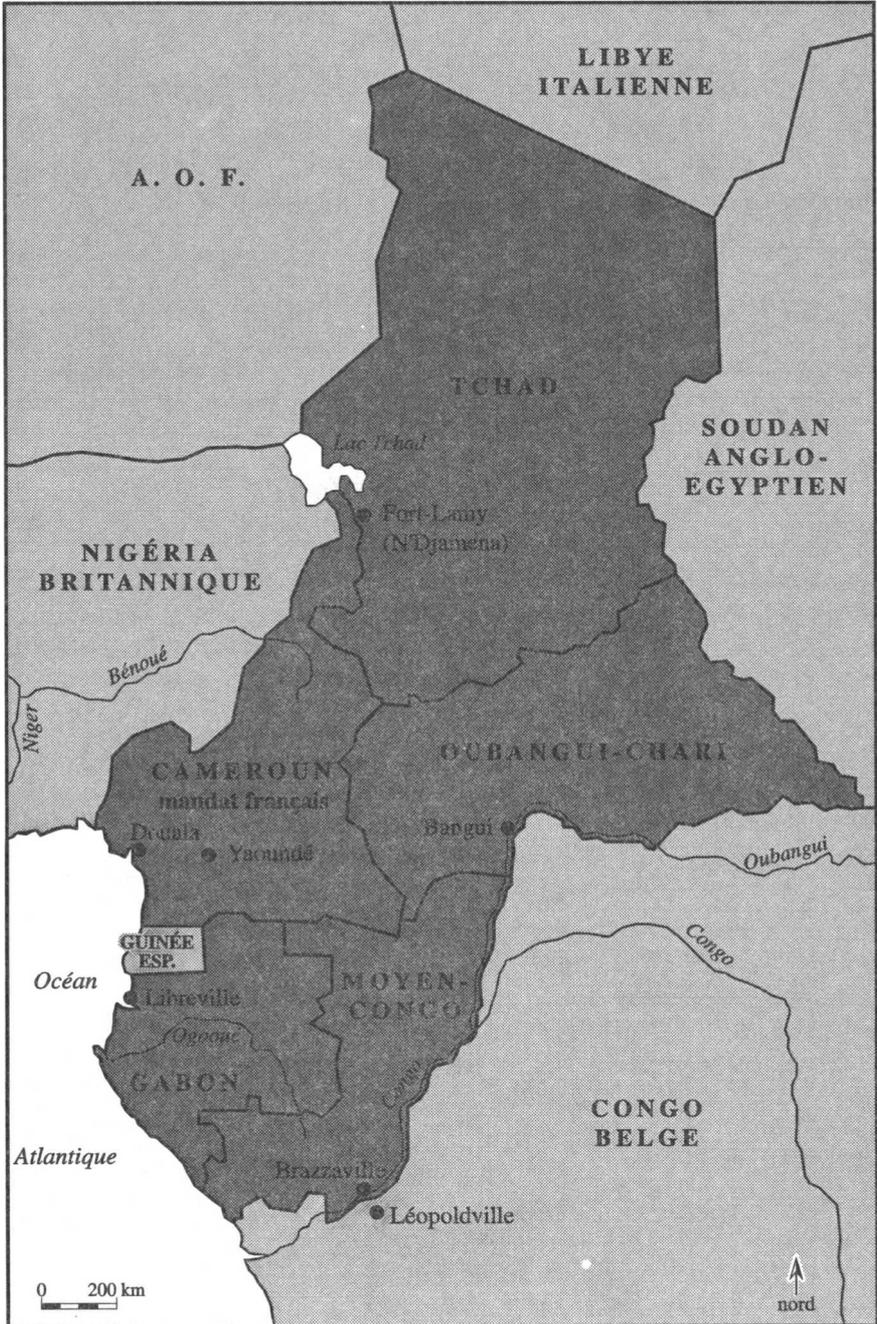
Mettre au jour et disséquer les rouages de l'administration coloniale, comprendre les formes de domination, les répertorier et les

* Les archives de la colonie conservées au centre de Nantes et les témoignages de plusieurs dizaines d'anciens administrateurs ont en grande partie permis de mener à bien cette étude. Voir en annexes « Archives et Témoignages ».

éclairer, analyser la nature véritable des liens établis entre détenteurs du pouvoir et assujettis, dégager par petites touches l'essence et les finalités de l'autorité coloniale dans cette partie de l'Afrique française, telles ont été nos ambitions. Elles tirent leur inspiration et leur justification des préoccupations d'un des historiens les plus importants de la colonisation française, Henri Brunschwig, qui fixait pour objectif prioritaire de « mieux comprendre la vie quotidienne de la colonisation en Afrique noire » afin de mieux résoudre le « problème des contacts entre Blancs et Noirs ».

PREMIÈRE PARTIE

Les temps héroïques



L'Afrique équatoriale française

La dernière « tache blanche »

L'espace géographique occupé par la colonie de l'Oubangui-Chari – et aujourd'hui par la République centrafricaine qui en a épousé les contours – se présente comme une immense « plateforme séparant les grandes cuvettes alluvionnaires du Tchad et du Congo et conduisant du bassin de la Bénoué-Niger au Bahr el-Ghazal nilotique ¹ ». Du massif du Yadé à l'ouest (1 420 m) au massif du Fertit à l'est (1 400 m) se déroulent des surfaces plus ou moins planes d'une altitude rarement supérieure à 600/700 m. Des pitons granitiques (appelés kaga par les Banda) viennent ponctuer un paysage dont l'uniformité est encore accentuée par le déploiement d'une savane plus ou moins arborée qui ne laisse la place à la forêt que dans l'extrême Sud et aux formations xérophyles subsahéliennes que dans l'extrême Nord-Est.

Le climat ne présente guère plus de contrastes puisque partout il accuse deux saisons. Constantes de février-mars à novembre-décembre à Bangui, les pluies ne se manifestent plus que d'avril-mai à octobre à Birao, tout au nord du pays. Toutefois à l'exception de cette zone subsahélienne autour de Birao, la plus grande partie du territoire centrafricain reçoit plus de 1 200 mm de précipitations par an. Même uniformité si l'on considère le régime thermique puisque les températures maximales moyennes vont de 30° (isotherme de Berbérati au sud-est) à 34° (isotherme de Birao) et que les minimales annuelles sont comprises entre 18° et 20°.

De ces données climatiques découlent des réseaux hydrographiques abondants et remarquablement ramifiés. Si les cours d'eau qui constituent le bassin versant du Chari présentent des irrégula-

rités de débit gênantes pour la navigation, tout les affluents du Mbo-mou et de l'Oubangui méritent bien leur qualificatif de « chemins qui marchent » : même coupés de rapides, ils se présentent avec un régime assez constant pour servir d'artères primordiales à la circulation des hommes.

À notre connaissance, il est très rare de rencontrer une description enthousiaste et, disons, rousseauiste de la nature oubanguienne chez les coloniaux qui l'ont fréquentée. Les journaux de poste que nous avons étudiés ne livrent, par exemple, aucune vibration, aucun émoi particuliers. Dans leurs témoignages, les administrateurs survivants, qui tous ont été profondément marqués par leur séjour en Oubangui-Chari, ne nous ont pratiquement jamais parlé de la beauté des étendues qu'ils parcouraient tous les jours. Des écrivains comme Ernest Psichari ou André Gide ont tiré assez peu d'effets littéraires de ces savanes oubanguiennes. Le premier y a vu surtout des « contrées désolantes » aux tonalités funèbres. Comparant les campagnes riantes et si familières de la vieille Europe à la brousse, il la dépeint comme « farouche », « pleine d'embuches (...) hostile et (qui) se tait ² ». Gide a surtout apprécié les couchers de soleil. Il a aussi contemplé le ciel « ineffablement pur » et s'est grisé d'un air si « suave que sa fuite vous caresse ³ ».

Les rapports d'exploration ou les journaux de marche de la période fondatrice ne s'attardent pas non plus sur la splendeur supposée des sites découverts. En revanche, ils abondent en renseignements d'ordre botanique ou zoologique. L'administrateur Prins, qui a effectué en 1901 un très précieux voyage de reconnaissance de Rafaï à Saïd Baldas, dans l'Est oubanguien, a procédé à de multiples observations topographiques et orographiques ; il décrit avec une extrême minutie et même un brin de cuistrerie tout ce qu'il voit mais il n'a pas un mot pour évoquer les paysages qu'il traverse. Les immensités désertiques lui inspirent plutôt une « méditation sur les ruines » que ce Buffon des savanes sait rendre assez poignante.

« La rapidité folle avec laquelle un village africain abandonné retourne à la terre frappe toujours l'esprit. Celui-ci n'était vide que depuis quelques mois et déjà les murs des cases n'étaient plus que des tas de boue informes (...) les sentiers humains résistaient encore aux tenaces graminées sauvages (...) çà et là un pied de coton, quelques têtes d'*hibiscus esculentus* ; les petites baies rouges d'un pimentier (*capsicum fastigiatum*), un buisson de *tephrosia venenata*

DESTINS CROISÉS

Collection dirigée par Bernard Lauzanne

Au cœur de l'Afrique, loin des capitales coloniales, l'Oubangui-Chari, qui connu plus tard une douteuse célébrité sous le règne de Bokassa I^{er}, était la « Cendrillon de l'Empire ». Durant soixante-dix ans, de la fondation du premier poste français à l'indépendance en 1958, quelques poignées d'administrateurs ont géré ce territoire du bout du monde, resté sans emploi dans l'aventure coloniale après l'échec de Fachoda et de la course au Nil. Comme le montre l'étude d'archives inédites que complètent les nombreux témoignages rassemblés par l'auteur, ces représentants d'une lointaine métropole ont eu à surmonter bien des difficultés : l'isolement, aggravé par la barrière linguistique ; la solitude dans la brousse, surtout avant l'avion et la T.S.F. ; le dénuement imposé par un budget dérisoire ; la pression exercée par de puissantes compagnies privées au « temps maudit des concessions » ; les excès conduisant au « travail forcé » dans une région marquée par une tradition séculaire de traite négrière. D'abord recrutés sur le tas, puis formés à l'École coloniale, ces administrateurs sont le bras séculier de la République. Lorsqu'ils ne succombent pas à la « congolite » ou au « despotisme du broussard » — dénoncé par André Gide, par Albert Londres et, féroce, par Louis-Ferdinand Céline, voyageur « au bout de la nuit » — ce sont des hommes de devoir, parfois animés d'une réelle volonté de progrès comme Auguste Lamblin ou Félix Éboué. Ils conduisent peu à peu les populations dont ils ont la charge sur le chemin qui mène de l'assujettissement à l'apprentissage de la démocratie, de concert, à partir de 1946, avec le député Barthélemy Boganda qui sera le premier président de la République Centrafricaine.

Par petites touches, à travers portraits et anecdotes, se dégage l'image d'une réalité complexe, vécue à un moment de l'histoire par les détenteurs d'un pouvoir éphémère.

L'auteur : Jean-Joël Brégeon, professeur d'histoire à Nantes, est l'auteur notamment de *Carrier et la terreur nantaise* et *L'Égypte de Bonaparte*.

Illustration de couverture :
La France et les cinq continents, de Ducos de la Haille,
musée des Arts d'Afrique et d'Océanie (ancien musée
des Colonies), Paris (Photo RMN — Arnaudet).



B 24724.7  10.98
ISBN 2.207.24724.4
165 FF TTC